In *Economies et Sociétés*, Série Œconomia, Histoire de la Pensée économique, P.E. n° 22-23, 1-2/1995, p. 315-327

Filippo Re face à la physiocratie

Roberto Finzi

Università degli studi di Bologna, Italia

On sait que la pensée agronomique «moderne» du XVIII[e] siècle est l'une des racines de la construction physiocratique [1]. On a moins exploré en revanche, pour ce qui concerne l'Italie, la question de savoir si, en retour, la pensée physiocratique a influé sur la réflexion agronomique ultérieure. C'est cette question que nous allons examiner à la lecture de l'œuvre de Filippo Re.

Filippo Re occupe une place éminente dans l'histoire de la pensée et de la culture agronomiques italiennes. Son œuvre représente, pour les historiens de l'agronomie de la péninsule, le passage entre deux manières de produire le savoir agronomique, celle du XVIII[e] siècle et celle du XIX[e] [2]. De plus, par une série d'ouvrages bibliographiques Re fonde une tradition critique qui trace un parcours de lecture – et donc de formation – de l'agronome «novateur». Enfin, Re participe de ce climat qui a déterminé «chez les agronomes français un tropisme italien qui paraissait d'autant plus légitime qu'il offrait une alternative à leur anglomanie traditionnelle [3]».

---

[1] E. Fox Genovese, *The Origins of Physiocracy*, Cornell University Press, Ithaca and London, 1976, p. 77, 93, 120, 12.

[2] S. Zaninelli, *Evoluzione agricola italiana ed evoluzione delle conoscenze agrarie nell'Italia dell'Ottocento* in ID., *a* cura di, *Le conoscenze agrarie* e *la loro diffusione in Italia nell'Ottocento*, Giappichelli, Torino, 1990, p. 5. – A propos du rôle de Filippo Re dans l'histoire de l'agronomie italienne, voir aussi E. Sereni, *Pensiero agronomico* e *forze produttive in Emilia nel l'età del Risorgimento* in Comitato per le Celebrazioni bolognesi dell'unita', *Convegno di studi sul Risorgimento a Bologna e nell'Emilia* (27-29 febbraio 1960), «Bollettino del Museo del Risorgimento», V (1960), pt. II, p. 899. D'après l'auteur d'une érudite histoire des sciences agraires, conçue et publiée à l'intérieur du monde de l'agronomie académique et des propriétaires fonciers de l'Italie contemporaine, l'*opus magnum* de Filippo Re – *Elementi di agricoltura* (voir *infra*) – perfectionnée au cours des années est digne «di competere con i capolavori stranieri» (A. Saltini, *Storia delle scienze agrarie*, Edagricole, Bologna, 1984-1989, II, p. 650).

[3] G. Postel-Vinay, M. Aymard, *La perception française de l'agriculture et de l'agronomie italiennes dans la première moitié du XIX[e] siècle* in R. Finzi, a cura di, *Fra studio,*

Re naît en 1763 à Reggio d'Emilie où il meurt cinquante-quatre ans après, en 1817. Il vit donc dans une ambiance culturelle où la pensée physiocratique est soumise à de nombreuses critiques, en particulier celle d'Adam Smith.

Avant la parution de la *Wealth of Nations* le nom de Smith est déjà connu en Italie comme celui de l'auteur de la *Theory of Moral Sentiments* [4].

La *Wealth*, chef-d'œuvre de Smith, est signalée dans la presse périodique italienne dès 1777, et traduite en italien en 1790. A la fin du siècle, l'œuvre et les idées du «père de l'économie politique» circulent dans la péninsule – et dans la région où Re vit et travaille [5] –, comme elles se sont répandues rapidement dans l'Europe entière, remportant, comme l'a écrit Schumpeter, «un succès extraordinaire [6]».

Une première recherche sur le manuscrit du *Catalogo dei libri di Filippo Re* conservé à Reggio d'Emilie [7] conduit à penser que Re ne possédait pas la *Wealth*. Seule une enquête plus approfondie pourra aboutir à un résultat concluant. Ceci, de toute façon, ne permet pas d'exclure l'hypothèse de sa connaissance directe ou indirecte de la pensée de Smith. Son biographe le plus récent n'a pas de doutes : Re a lu Smith [8], mais il ne fournit pas la preuve.

Le jugement de Smith sur la physiocratie est notoire. «Le système agricole» a une grande portée théorique. C'est pour ça qu'il doit être analysé et discuté quoiqu'«il n'ait (...) jamais été adopté par aucune nation, et (...) n'existe que dans les spéculations de quelques hommes de grand savoir et de grand talent». Cependant le système très ingénieux de Quesnay a abouti à un résultat concret : il a amené, en certains points, l'administration publique à avoir plus de considération pour

politica ed economia : la Società Agraria dalle origini all'età giolittiana, Comune di Bologna-Istituto per la storia di Bologna, Bologna, 1992, p. 579. Sur Filippo Re voir, en particulier, les pages 585, 591-593.

4 *Cf.* F. Venturi, *Settecento riformatore*, Einaudi, Torino, 1969-1990, V/2, p. 63n.

5 G. Gioli, *Gli albori dello smithianesimo in Italia*, tirage à part de «Rivista di politica economica», LXII (1972), s.III, fasc. VII; Venturi, *cit.*, V/1 p. 620 et V/2 p. 316.

6 J.A Schumpeter, *Storia dell'analisi economica*, tr. it., Boringhieri, Torino, 1959-1960, I, p. 235.

7 Biblioteca municipale di reggio Emilia, Mss. regg. D 86/26.

8 C. Barigazzi, *Filippo Re (1763-1817)*, Circolo filatelico-numismatico, Reggio Emilia,1989, p. 34 où on lit : «da Ferguson, Robertson, Adam Smith e Agostino Paradisi egli troverà il suggerimento ad approfondire la storia economica, giuridica e sociale dei vari paesi». Barigazzi juge que «la posizione epistemologica di Re è assai vicina a quella della scienza di oggi e di Popper in particolare. Posizione che risaliva quasi senz'altro allo scetticismo di Hume, filosofo che conosceva assai bene» (p. 54). Barigazzi se laisse peut-être un peu emporter par l'enthousiame du biographe.

l'agriculture [9]. Les erreurs du système sont la conséquence du caractère abstrait de l'approche des physiocrates.

Smith ne l'affirme pas explicitement. Néanmoins il est clair qu'il attribue l'incapacité des physiocrates à dépasser leur dogmatisme, ce que les philosophes appellent «l'esprit de système», typique des sectes. Et «secte» est précisément le vocable choisi par leurs ennemis et leurs critiques pour les désigner, y compris par des critiques qui, comme Smith, sont prêts à reconnaître leurs mérites [10].

Filippo Re a un propos différent de celui de Smith, plus étroit et plus technique. Ses vues sur la physiocratie s'insèrent toutefois dans un horizon qui est bien déliné par l'analyse smithienne de l'«agricultural system», quoiqu'elles n'aient pas le souffle théorique de la critique portée sur Quesnay et ses sectateurs par le «père de l'économie politique».

Mais procédons par ordre. Re connaît de façon directe la pensée physiocratique. Pour s'en assurer il suffit d'examiner ses ouvrages imprimés. Les inédits pourraient peut-être mieux définir l'éventail de ses lectures, ils ne modifieraient pas, je crois, l'essentiel de ses connaissances.

Dans le *Saggio di bibliografia georgica*, ajouté à l'édition de 1802 des *Elementi di agricoltura* primitivement parus en 1798, Re rappelle et décrit les deux ouvrages fondamentaux de Mirabeau, L'*Ami des hommes* (dans l'édition de La Haye de 1761) et *La Philosophie rurale* (dans l'édition d'Amsterdam de 1764).

La *Philosophie rurale*, écrit-il, dont «l'objet capital [est] de montrer jusqu'à l'évidence que la véritable source de la richesse publique est précisément l'agriculture», est un ouvrage qui, à ses yeux, est «de peu de valeur pour le pur agronome», mais qui en a peut-être davantage pour ceux qui ont des charges de gouvernement. Au contraire, le tome V de L'*Ami des hommes* est très utile; on y trouve une «dissertation écrite principalement pour l'agriculture suisse» qui «fait naître des réflexions très propices à la création d'excellents établissements agricoles [11]».

9 A. Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, ed. by E. Cannan, Methuen, London, 1961vii, II, p. 182, 193, 199. Traduction libre (note des éditeurs).

10 Voir G. Weulersse, Le *Mouvement physiocratique en France (de 1756 à 1770)*, Alcan, Paris, 1910, I, p. 151, 177, 197, 219-220, 274-275. Sur le terme *secte* dans l'univers linguistique des philosophes *cf.* Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, éd. J. Benda et R. Naves, Garnier, Paris, 1961, p. 385-388.

11 F. Re, *Elementi di agricoltura*, presso Giannantonio Pezzana, Venezia, 1802, III, p. 154-155 (1. «l'oggetto principale (è) il dimostrare sino all'evidenza, che la vera sorgente della pubblica felicità è appunto l'agricoltura»; 2. «una dissertazione scritta principalmente per l'agricoltura svizzera» qui «fa nascere delle riflessioni capacissime di dar vita a degli ottimi stabilimentj agrari». La nécessité de traduire implique une perte de la saveur du texte. Par exemple, en traduisant, comme il est nécessaire, «felicità» par «richesse» on perd en

Sept ans après, en 1809, Re publie à Venise, chez Vitarelli, le *Dizionario ragionato dei libri d'agricoltura, veterinaria e di altri rami d'economia campestre*. Nous y retrouvons Mirabeau. Ses œuvres, toutefois, sont présentées dans un ordre inverse par rapport à celui du *Saggio*. La raison n'est pas mystérieuse; elles sont tout simplement classées par ordre chronologique d'édition. Re se réfère à la même édition de *La Philosophie rurale*, celle de 1764, et à la traduction italienne de L'*Ami des hommes* parue en trois volumes à Venise en 1784. Son opinion ne s'écarte pas de celle de 1802, mais la prose est plus sèche. Tant *La Philosophie rurale* que l'*Ami des hommes*, écrit Re, «traitent de l'agriculture relativement aux avantages qu'en tire la société; et on y montre que cet art est *la source réelle de la richesse*». Les deux ouvrages, dit-il encore, ne sont pas à la portée de tout le monde. L'agriculteur et l'agronome liront avec plus de profit l'*Ami des hommes* qui, dans l'édition en langue française, contient un mémoire écrit à l'usage de l'agriculture suisse mais qui peut être appliqué d'une manière utile, en partie, à d'autres pays [12]. Outre Mirabeau, le *Dizionario* fait mention d'un autre ouvrage physiocratique : *Loix naturelles de l'agriculture et de l'ordre social* de Butré. Re l'évoque d'une manière détachée : le livre de Butré «pose que le fondement de la richesse [des nations] est l'emploi de grands capitaux pour former les établissements agricoles. Il compare les façons de cultiver en France et en Allemagne, et avance que la première est plus avantageuse. Il présente beaucoup de calculs pour prouver sa thèse [13].»

Ainsi, Re semble porter peu d'intérêt à la théorie physiocratique. Celle-ci relève de l'économie politique, un domaine qui lui paraît éloigné et séparé de l'agronomie ou duquel, peut-être, il veut se tenir prudemment à l'écart. Toutefois il retient de la pensée de la *secte* et soutient, comme on peut le lire dans la *Prefazione* aux *Elementi*, le principe que «l'agriculture est la source unique et réelle des richesses [14]». C'est, plus ou moins, la même formule – on l'a vu – qu'il emploie pour exprimer la substance de la *Philosophie rurale*.

L'affirmation que l'agriculture est l'unique et réelle source des richesses entraîne deux conséquences : 1) le secteur agricole doit avoir la

effet ici une nuance importante, celle qui se dégage de la racine latine du mot «felix», qui, comme tout le monde le sait, signifie primitivement «fertile»; «felicitas» signifie donc «fertilité» d'où «richesse»).

12 «Trattano dell'agricoltura relativamente ai vantaggi che ne risente al società; e vi si mostra essere quest'arte la *sorgente reale della ricchezza*.» (RE, *Dizionario*..., III, p. 156-157. Les italiques sont de l'auteur.)

13 *Ibid.*, I, p. 47-48 («fissa che grandi capitali per formare gli stabilimenti di agricoltura sono la base delle ricchezze. Fa il confronto del modo di coltivare in Francia e in Germania, e determina più vantaggioso il primo. Presenta molti calcoli per provare le sue asserzioni.»).

14 Re, *Elementi*...,I, p. VII («l'agricoltura è l'unica e reale sorgente delle ricchezze»).

primauté dans l'action politique; 2) l'agronomie acquiert ses lettres de noblesse – si je peux m'exprimer ainsi –, elle est le principal instrument du savoir dont l'objet est de rendre les terres toujours plus productives.

Pour Re, adopter le principe physiocratique selon lequel l'agriculture est la source unique et réelle des richesses signifie en réalité poursuivre deux buts : conférer à l'agronomie dignité (et pouvoir) académique et, à cette fin, mettre l'agriculture au centre de l'action politique.

Re ne pousse pas plus loin son raisonnement et ne dit mot de la politique à suivre. Les raisons peuvent être nombreuses. Elles ne sont pas abordées ici.

Entre l'économie politique des physiocrates et l'agronomie en général, celle de Filippo Re en particulier, il y a toutefois un point d'interaction, pour ainsi dire, obligé.

Quesnay, qui «admirait les techniques agricoles anglaises», concentre son attention «sur les implications macroéconomiques des innovations agricoles par opposition aux préoccupations microéconomiques plus limitées des agronomes stricts [15]».

Re est «un agronome strict» qui a une prédilection marquée pour les aspects plus spécifiquement techniques de la matière. L'économiste politique qui s'occupe d'agriculture est, lui aussi, confronté à une question technique : le mode d'exploitation des terres, domaine dans lequel s'entremêlent les niveaux économique, technique, social, etc.

On sait que Quesnay a avancé en substance deux équations : une agriculture riche, moderne et la plus productive possible équivaut à des fermiers, à l'usage de chevaux dans le labourage et à la grande culture; une agriculture pauvre et arriérée équivaut à des métayers, à l'usage de bœufs et à la petite culture [16].

Fermiers *contra* métayers cela signifie : main-d'œuvre salariée contre travail des membres de la famille paysanne, ou encore, en termes plus généraux, marché contre économie de subsistance.

Dans la première version des *Elementi*, en analysant les «più sorti d'operaj» des campagnes, Re écrit *en note* et donc, en un certain sens, en marge : «toutefois il est certain que la meilleure façon de faire valoir les terres, si la main-d'œuvre est à bon marché, est d'employer des journaliers. Un bon agronome peut, par cette méthode, tirer de ses terres

15 Fox Genovese, *op. cit.*, p. 126.

16 Voir, à ce propos, *Fermiers in François Quesnay et la physiocratie*, INED, Paris, 1958, II, p. 428, Sur les avantages de la grande culture voir aussi V. de Riqueti marquis de Mirabeau, *Philosophie rurale ou économie générale et politique de l'agriculture*, Les Libraires associés, Amsterdam, 1764, I, p. 248-253.

un produit qu'il n'obtiendrait pas d'autre manière.» Il y a pourtant une exception liée à l'usage du bétail; il faut recourir à un bouvier [17].

D'autres positions de Re sont en contradiction avec ce penchant physiocratique, notamment deux. Tout d'abord, la réalité de la péninsule et, en particulier, celle du duché d'Este, lui suggère de confirmer le précepte virgilien : «laudato ingentia rura, exiguum colito» parce que, dit-il, la trop grande étendue de certains fonds empêche les nouvelles méthodes agricoles de s'imposer. Ensuite, il faut aussi suivre les anciens là où ils enseignent que dans les travaux des champs, et notamment dans le labourage, il faut préférer le bœuf [18].

En 1815 Re publie les *Nuovi elementi d'agricoltura*. Dans cet ouvrage, la question du mode d'exploitation des terres et de ses implications est abordée d'une manière plus large, avec une référence ouverte au débat sur la grande et la petite culture. Laquelle est la plus favorable au développement de l'agriculture?

L'agronome Re répond sur la base de son expérience concrète. Du point de vue de la productivité les petits domaines sont sans doute à préférer.

Tout de suite après, l'agronome se transforme en économiste. L'horizon de Re change, le paysage devient plus varié. Il faut sans doute préférer les petits domaines «dans les Etats fondamentalement agricoles comme le nôtre». Il n'en va pas de même pour les pays «auxquels le commerce et la manufacture donnent des grands avantages». Dans ces pays où, dirait-on aujourd'hui, s'est produit ou est en train de se produire le *take-off*, «peut-être faut-il préférer la grande culture», parce qu'elle réclame moins de bras et que le reste de la main-d'œuvre peut être employé dans les autres secteurs de l'économie [19].

Le problème est ainsi déplacé. Il ne s'agit plus de savoir quelle méthode d'exploitation est la plus avantageuse pour l'agriculture considérée comme la source unique et réelle des richesses, il s'agit de comprendre quel est le système le plus avantageux pour rendre plus productive l'agriculture dans divers types d'économies *historiquement déterminées*.

[17] Re, *Elementi...*, II, p. 258 n («è però certo che la miglior maniera di far coltivare le terre, ove la mano d'opera trovasi a discreto prezzo, n'è quello di servirsi di giornalieri. Un valente agronomo con questo metodo può ricavare dalle sue terre un prodotto che non avrebbe in altra maniera»).

[18] *Ibid.*, I, p. 118 et 110 («il cavallo è diseguale nel tiro, lo che nuoce all'intento che si ricerca, cioè che la terra sia ben polverizzata»).

[19] F. Re, *Nuovi elementi di agricoltura*, Silvestri, Milano, 1820², I, p. 249 (dans les pays «développés» «forse sarà preferibile la grande coltivazione, perché essa domanda minori braccia e le rimanenti vengono impiegate agli altri due rimanenti rami d'entrata»).

Quelles lectures Re a-t-il faites entre ces deux publications? C'est une recherche à mener.

Dans le tableau que nous venons d'esquisser, la petite et la grande culture peuvent sembler, en un certain sens, conçues d'une manière rétrécie et élémentaire. A première vue on pourrait croire que Re ne les définit que selon l'étendue. Comme on le sait, dans la pensée physiocratique la notion de grande culture est plus complexe. En effet elle suppose une corrélation entre l'étendue et la méthode de culture qui, à son tour, dépend d'une cause économico-sociale. La grande dimension découle de la présence d'agriculteurs capitalistes employant de la main-d'œuvre salariée et des chevaux – ces derniers étant le symbole de l'innovation technique.

Une lecture attentive fait entrevoir que, dès les *Elementi*, Re sait que la grande et la petite culture ne peuvent pas être définies uniquement par l'étendue. Dans le passage des *Nuovi elementi* étudiés plus haut, la grande et la petite culture sont mises en relation avec les systèmes économiques. Mais, dans ce même ouvrage, Re aborde de manière directe la question de la main-d'œuvre et celle de la force de traction animale. A propos des bêtes de trait, il maintient sa préférence pour les bœufs. En 1815 Re est toutefois plus "possibiliste" qu'auparavant [20].

Comment faut-il faire valoir la terre? Par des travailleurs salariés ou non?

En 1815 Re rappelle que dans la première édition des *Elementi* il avait donné la préférence au travail des journaliers. A présent les choses lui apparaissent plus compliquées. Dans le cas de propriétaires ou de fermiers qui dirigent personnellement les travaux agricoles, il réaffirme cette préférence. Mais, si on observe la réalité «en grand et sous tous les points de vue», il faut donner une réponse prudente : en examinant les choses dans une perspective générale, je ne sais pas, dit Re, si faire cultiver la terre par des journaliers est ou n'est pas avantageux pour l'agriculture et *pour la nation*. Cela n'avantage pas l'agriculture parce que les journaliers, «indifférents à changer de maître chaque jour, ne développent aucune affection pour des terres dont ils ne jouissent pas des fruits et travaillent beaucoup moins que ceux qui savent que plus ils travaillent plus ils récolteront». Cela n'avantage pas la nation parce que les journaliers, pauvres et destinés à le demeurer, tendent à ne pas se marier et donc à ne pas avoir d'enfants, à ne pas contribuer à la croissance démographique de

[20] «Ne' luoghi ove abbondano estremamante i pascoli, e sono le terre di facile lavoro, può convenire lavorare co' cavalli» (*ibid.*, IV, p. 177).

la nation. Et, s'ils prolifèrent, «les campagnes se peuplent de malheureux que la misère conduit souvent à l'échafaud [21] ».

Une fois de plus, l'agronome cède le pas à l'économiste, à un économiste «politique» au sens fort du terme.

Maintenant nous sommes en mesure de répondre à la question posée au début de notre recherche. Les physiocrates ne pouvaient pas être une source directe pour les agronomes. Leur point de vue était trop différent. Par contre, ils pouvaient faire naître chez les agronomes des problèmes, des doutes à propos des méthodes d'exploitation des terres. C'est ainsi qu'ils semblent influer sur la pensée de Re.

Deux questions subsistent : 1) ce point crucial des méthodes d'exploitation des terres ne serait-il pas venu à l'esprit de Re sans sa rencontre avec les textes physiocratiques?; 2) comment expliquer le changement de position des *Elementi* aux *Nuovi elementi*?

Concernant la première question je ne ferai référence ni à la réalité des agricultures de la péninsule ni au débat sur l'agriculture et son renouvellement à l'âge des réformes et au cours de la période suivante en Europe et en Italie, dont la physiocratie est en même temps conséquence et une des causes. Je voudrais me limiter à attirer l'attention sur le fait que la discussion sur la meilleure méthode de faire valoir les terres appartient à la tradition agronomique. Nous pouvons en trouver un exemple dans l'œuvre d'Agostino Gallo, auteur du XVIe siècle que Re considère comme l'un des grands précurseurs de l'agronomie moderne [22].

Maintenant nous allons suivre le chemin qui conduit Re à modifier sa position sur la question des journaliers, c'est-à-dire sur la grande et la petite culture.

Avant tout, il faut reprendre la chronologie.

Re publie en 1798 les *Elementi* dans lesquels il énonce, quoique de manière marginale, sa préférence pour les journaliers. Les *Nuovi elementi* paraissent en 1815. Trois ans avant les *Elementi* notre auteur avait publié un opuscule *Al signor Giulio Montanari della Mirandola...* qui est une sorte de synthèse des critères qui doivent guider l'agronome dans ses lectures – et donc dans sa formation. Le principe essentiel à suivre,

[21] *Ibid.*, I, p. 283-284 (1. «indifferenti a cambiar da mane a sera padroni, non avendo verun affetto particolare a que' campi del frutto di cui sanno di non dover godere, lavorano molto meno di chi sa che in proprzione che più travaglia più raccoglierà» ; 2. «popolano le campagne d'infelici, che spesse volte sono dalla miseria ridotti al patibolo»).

[22] Voir, à ce propos, R. Finzi, *Monsignore al suo fattore*, Istituto per la storia di Bologna, Bologna, 1979, p. 79 suiv. Pour ce qui concerne l'opinion de Re sur Gallo voir, par exemple, *Elementi...*, III. p. 35-36.

écrivait Re, doit être le refus de l'esprit de système [23]. L'autre critère fondamental pour juger de la justesse des principes agronomiques est leur correspondance plus ou moins grande à la pratique. D'importants ouvrages de grands agronomes s'étaient en effet révélés à l'épreuve incapables d'apporter les prétendus avantages. C'était le cas de Tull [24] mais aussi, dans une certaine mesure, celui de Duhamel.

A ce point de notre étude, il est utile de connaître le sort que Re, au moins dans ses ouvrages bibliographiques (ceux dans lesquels il indique les lectures pour la formation du bon agronome), réserve à Duhamel, l'une des sources de Quesnay [25], et à Patullo, l'un des premiers disciples du «docteur [26] ».

Dans le *Saggio* de 1802 Re cite plusieurs œuvres de Duhamel, *in primis* le *Traité de la culture des terres*. Il parle avec enthousiasme de l'agronome français [27]. Bien sûr, l'œuvre de Duhamel n'est pas exempte de défauts – le *Traité*, par exemple, donne trop d'importance à Tull – mais sa lecture sera très utile à tous les agronomes.

Dans le *Dizionario*, publié sept ans après, Re juge séparément chaque écrit de l'auteur français sans donner un avis global sur l'œuvre. Les louanges son plus rares à propos du *Traité* mais, au bout du compte, Duhamel reste à ses yeux un grand agronome [28].

Dans le *Dizionario*, Patullo est regardé avec froideur, quoique avec considération. Re y met en évidence sa parenté avec Tull et Duhamel.

[23] F. Re, *Al signor Guido Montanari della Mirandola...*, s. ed., Parma, 1795, p. 16 (sur cet écrit de Re voir M.M. Butera, *La formazione culturale di Filippo Re*, «Contributi», V (1981), 10, p. 21-38 en particulier p. 31-35); *Dizionario...*, I, p. 33 . Dans les deux textes la critique à l'esprit de système est clairement reliée à la littérature scientifique française. Dans le portrait des sectateurs de l'esprit de système esquissé par Re dans la *Lettera al signor Giulio Montanari...* on pourrait reconnaître les physiocrates. Pour notre propos cette inférence n'est pas nécessaire.

[24] A propos de Tull voir : *Al signor Giulio Montanari...*, p. 17; *Elementi...*, III, p. 199-201 ; *Dizionario...*, IV, p. 162-163.

[25] Quesnay – écrit E. Fox Genovese sur la base du catalogue des livres du «docteur» et des observations de M. Kuczynski – «closely followed the publications of Henri-Louis Duhamel de Monceau, the leading proponent of new system» (Fox Genovese, *op. cit.*, p. 93).

[26] Sur Patullo physiocrate v. A. Bourde, *Agronomie et agronomes en France au XVIIIe*, SEVPEN, Paris, 1967, I, p. 339 et 343 et aussi R. Finzi, *La physiocratie* in A. Calzolari, S. Delassus, ed, *Essais et notes sur l'Encyclopédie*, F.M. Ricci, Milano, 1979, p. 111.

[27] «Ogni opera sua è classica. L'agricoltore del campo potrà farne a meno, ma l'agronomo no», Re, *Elementi...*,III, p. 149. Sur Duhamel voir en général les pages 148-151.

[28] Le *Traité* «non deve leggersi senza molta ponderazione» puisque l'auteur veut prouver «i vantaggi di un sistema [le système de Tull] cui la pratica dell'agricoltura ed infelicissimi tentativi dimostrarono dannoso anzichè proficuo». Par contre tout ce qui, dans cette ouvrage, ne vise pas à soutenir le système de l'Anglais vaut la peine d'être pris en considération (RE, *Dizionario...*, II, p. 222 et 217).

En 1802, il présente avec enthousiasme l'*Essai sur l'amélioration des terres*[29].

Il y a donc une symétrie entre les différentes positions de Re à propos des thèses physiocratiques sur la grande et la petite culture – regardées avec plus de sympathie dans les *Elementi* et avec plus de froideur dans les *Nuovi elementi* – et son changement d'attitude à l'égard des agronomes qui, comme Duhamel, constituent une source pour les physiocrates ou, comme Patullo, sont disciples du «docteur».

Qu'est-il arrivé? Non pas une évolution épistémologique : la critique de l'esprit de système est antérieure à la composition des *Elementi*. Cette position épistémologique contribue plutôt à expliquer la réserve à l'égard des thèses physiocratiques que Re manifeste aussi dans les *Elementi*.

Deux essais récents – l'un de Gilles Postel-Vinay et Maurice Aymard, l'autre de Carlo Poni – permettent d'entrevoir une piste utile.

En analysant la perception française de l'agriculture et de l'agronomie italiennes dans la première moitié du XIXe siècle, Postel-Vinay et Aymard mettent en évidence – nous l'avons déjà vu – «chez les agronomes français un tropisme italien» surtout «pendant la période napoléonienne[30]». Pour sa part Poni, en étudiant ce qu'il a appelé «la costruzione dell'albero genealogico della nuova agricoltura» dans l'œuvre de Filippo Re, a indiqué que l'agronome de Reggio d'Emilie cherchait à démontrer l'origine *italienne* de la «nouvelle agriculture», en particulier grâce à Camillo Tarello[31].

Il est donc évident que Re se détache progressivement des modèles distants et, par contre, souligne avec emphase le rôle de la tradition italienne[32].

Selon Butera, Re est mû par un choix idéologique précis : le refus des changements sociaux implicites dans les expériences agronomiques les plus avancées du point de vue capitalistique[33].

[29] «Uno de' migliori libri che abbia veduti nascere il secolo passato (...) necessario a chiunque non solo voglia studiare l'agricoltura, ma ad ogni galantuomo che ami migliorare alcun poco i propri effetti» (Re, *Elementi*..., III, p. 159-160).

[30] Postel-Vinay, Aymard, *op. cit.*, p. 579.

[31] Voir C. Poni, *Leggere i testi agronomici : Filippo Re e la costruzione dell'albero genealogico della nuova agricoltura* in Finzi, a cura di, *Fra studio, politica ed economia*..., *op. cit.*, p. 545-574.

[32] Voir, à ce propos, par exemple (F. Re), *Lettera ad un amico sulla memoria del sig. Cristiano de' Pellizzari inserita nel tomo II del «Giornale d'Agricoltura» di Milano sopra alcuni difetti dell'agricoltura d'Italia*, «Giornale d'Agricoltura», III (1808), p. 194-195.

[33] M.M. Butera, *Le campagne italiane nell'età napoleonica. La prima inchiesta agraria dell'Italia moderna*, Angeli, Milano, 1981, p. 23.

La question me semble plus compliquée. Pour l'examiner d'une manière satisfaisante il faudrait analyser en détail les «années françaises» en Italie[34] et à l'intérieur de cette analyse, la position de Re dans les batailles politiques de l'époque[35]. Mais cette analyse dépasse le propos de notre étude qui s'en tient à l'histoire *interne* des textes.

En se bornant à la sphère culturelle on peut dire que Re arrive à la redécouverte-exaltation de la tradition italienne par l'approfondissement progressif de la conviction qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir un modèle unique d'agriculture valable pour tous les climats et tous les lieux[36].

Ce *framework* de sa pensée mène Re à ce que Butera a appelé «visione storicista[37]», vision déjà présente dans les *Elementi*, là où il dénonce l'inexistence d'une histoire de l'agriculture. Cette histoire ne pourrait pas être seulement une histoire économique et technique car «l'agriculture est essentiellement liée à l'Etat politique de sorte qu'elle va de pair avec les époques de la civilisation de l'homme[38]».

Il s'agit d'un «programme» – mieux : de l'esquisse d'une idée – sur laquelle Re ne travaillera jamais, même s'il en réclamera toujours la nécessité. Mais ce sont ce *framework* et cette exigence «historiciste» qui sous-tendent le long travail sur l'agriculture italienne promu par Re à travers les *Annali dell'agricoltura del regno d'Italia*, publiés de janvier 1809 à juin 1814.

La conviction de Re qu'un modèle unique d'agriculture est impossible, conviction produite et dans le même temps renforcée par son rejet de l'esprit de système, coïncide avec la critique couramment faite aux

[34] Voir à ce propos R. Zangheri, *Gli anni francesi in Italia : le nuove condizioni della proprietà* in ID., *Catasti e storia della proprietà terriera*, Einaudi, Torino, 1980, p. 131-161.

[35] Re avance une critique non ouverte mais claire de la politique napoléonienne dans l'inédit *Catalogo dei libri di economia campestre, di caccia e di pesca della biblioteca della R. Università di Bologna compilato da me Filippo Re prof. di Agraria a tenore del decreto di S.A.S. il Principe vicerè d'Italia delli 26 dicembre 1805* (Biblioteca universitaria di Bologna, ms. n. 21729) dans lequel il écrit à propos d'Arthur Young : «il sig. Young continua a scrivere ed è un gran male per noi che le attuali circostanze ci tolgano il bene di profittare delle nuove lezioni che somministra ai suoi concittadini quest'illustre autore» (*sub* n. 192).

[36] Voir : 1) Re, *Elementi*..., I, p. 58 et 60; 2) Re, *Dizionario*..., I, p. 51.

[37] Butera, *Le campagne*..., p. 18.

[38] Re, *Elementi*..., I, p. 9 n («l'agricoltura è essenzialmente legata collo stato politico, per modo tale che va di pari passo colle epoche della civilizzazione dell'uomo»). Il serait très intéressant de travailler sur la conception de l'histoire de Re et ses sources (étant donné la région où il vit et se forme, le premier nom dont je me souviens est celui de Muratori). Toutefois, il ne participe pas de la théorie des «quatre stades» caractéristique de la pensée économique de la fin du XVIIIe siècle (*cf.* R.L. Meek, *Il cattivo selvaggio*, tr. it., Il saggiatore, Milano,1981 ; R. Finzi, *The Historical Stages in Turgot and Quesnay : a few comparisons*, «Keizai Kenkyu» («The Economic Review»), 33 (1982), 2, p. 109-118).

physiocrates. Smith aborde le problème des différents systèmes d'agriculture par l'analyse historique, et son parallèle entre les physiocrates et les médecins spéculatifs se fonde sur le refus de l'idée que toutes les natures humaines puissent être soignées par le même traitement. Une des premières objections que Galiani soulève contre les thèses de la «secte» est justement que des recettes valables pour tous les lieux et pour tous les climats n'existent pas [39].

Bien sûr, tout cela pouvait entraîner une analyse concrète différenciée des nombreux systèmes d'agriculture de la péninsule sans conduire ni à une exaltation de la tradition agronomique italienne ni à la défense de la petite culture.

Cela est vrai en théorie, et si Re incline certainement vers la petite culture, c'est aussi à cause de sa vision de la société. Re, en effet, attribue un rôle *actif* et très important aux propriétaires. C'est le propriétaire qui doit promouvoir le renouvellement de l'agriculture (et, par conséquent, de l'instruction [40]). Dans l'œuvre de Re le fermier capitaliste est presque absent.

Cependant on ne peut pas oublier le climat culturel dans lequel Re vit. Le *Tableau de l'agriculture toscane* de Sismondi paru à Genève chez Paschoud en 1801 est aussi représentatif de ce climat. Sismondi part de la thèse que l'agriculture «est (...) modifiée dans chaque pays par l'influence du sol et du climat [et] aussi par les mœurs du peuple qui la pratique (...) mais en revanche elle doit avoir quelques principes invariables et une essence toujours la même d'un bout à l'autre de l'univers». Pour «démêler les règles fixes qui appartiennent à la science d'avec les modifications nationales» un travail de comparaison est nécessaire. Or, continue-t-il, «déjà la France s'est occupée à plusieurs reprises des travaux et des découvertes du cultivateur anglais; l'Italien n'a pas moins de droit à son attention (...). Les deux nations industrieuses et éminemment agricoles»

[39] F. Galiani, *Dialogues sur le commerce des bleds* in *Scrittori classici italiani di economia politica*, parte moderna, t. V, Stamperia G.G. Destefanis, Milano, 1803, p. 21-22, 28.

[40] F. Re, *Prolusione alle lezioni di agraria*, Stamperia S. Tommaso d'Aquino, Bologna, 1804, p. VIII-IX. Ailleurs Re propose de confier aux curés l'instruction des paysans à la nouvelle agriculture (ReE, *Al Signor Giulio Montanari...*, p. 37 dans lequel on lit : «gracchi chi vuole a suo senno, ma i Ministri dell'Altare son atti a promuovere siccome nella Religione, così anche in Agricoltura le buone massime»). Le premier qui, à ma connaissance, avance la proposition de recourir aux curés pour diffuser les nouvelles idées agronomiques est Camillo Tarello (voir C. Tarello, *Ricordo d'agricoltura*, a cura di M. Berengo, Einaudi, Torino, p. 122). J'avais déjà eu l'occasion de signaler amplement cette idée de Tarello in R. Finzi, *Stato regionale e inconcepibilità del mercato nazionale in Italia nell'età della transizione al capitalismo* in *Storia d'Italia. Annali I. Dal feudalesimo al capitalismo*, Einaudi, Torino, 1978, p. 545-554. Poni rappelle qu'au XVIIIe siècle la même opinion circule en Italie dans les milieux des lumières (Poni, *op. cit.*, p. 553, n. 21).

que le climat «sépare bien plus entr'elles qu'il ne le sépare de nous n'ont point été à l'école l'une de l'autre [41]».

Dans le *Dizionario*, Re saisit justement cet aspect du travail de Sismondi (dont il indique pourtant toute une série de limites et d'erreurs techniques) comme son message central [42].

Mais est-il possible de penser à une primauté pratique sans une agronomie à la hauteur de ces résultats? La réponse de Re est nette : les Italiens cherchent à tort à s'instruire sur les livres français ou anglais dans lesquels ils peuvent trouver quelques enseignements économiques et non pas agronomiques [43].

L'agronomie, contrairement à l'économie, pose le primat historique de l'Italie. Mais on peut déduire, à la lecture de Re, que dans le domaine de l'économie aussi il est nécessaire de se mesurer à la réalité et non à des systèmes abstraits. La grande et la petite culture, sont donc des catégories qu'il faut faire interagir avec la situation concrète des Etats.

Une fois de plus il se dégage de la lecture de Re une senteur smithienne, qu'il ait lu ou non l'Ecossais. Mais entre la *Wealth* et cet arôme il y a un abîme. Dans son chef-d'œuvre Smith peint une grande fresque d'un monde en voie de transformation radicale dont il veut dégager les lignes de changement et, par conséquent, indiquer la direction d'un développement perpétuel. Re, par contre, pense en technicien : son problème est de connaître les moyens qui rendent plus productive l'agriculture *dans des conditions données*, quoiqu'il sache – on l'a vu – que l'agriculture est essentiellement liée à l'Etat politique de sorte que – dit-il – elle va de pair avec les époques de la civilisation.

Cette dissemblance nous éclaire sur l'aptitude des deux auteurs à saisir la puissance de la foudre théorique qui illumine la réflexion de Quesnay. Smith en conteste les conclusions mais reconnaît l'apport théorique du «docteur». Pénétrer vivement et profondément la substance de la théorie physiocratique n'est pas l'affaire de Filippo Re : c'est au-delà de son propos et, peut-être, hors de sa portée.

[41] J.C.L. Sismonde de Sismondi, *Tableau...*, p. VI-VII.

[42] Re, *Dizionario...*, IV, p. 59-62.

[43] «[les italiens] a torto cercano, toltine alcuni oggetti piuttosto d'economia che d'agricoltura, istruirsi nelle opere francesi e inglesi» (*ibid.*, I, p. 119).